

— Que dites-vous ? M. Josselin serait-il mort ! Ah ! monsieur, pourquoi vous jouer ainsi de ma détresse ? C'est impossible, vous ne voudriez point m'accabler ! Vous avez, n'est-ce pas, des nouvelles de mon bienfaiteur ? Il est peut-être en route pour la France ? Dites, dites, monsieur ; vous voyez bien qu'en prolongeant mon angoisse, vous me rendrez fou !

— Calmez-vous, calmez-vous, brave jeune homme. Les affaires ne vont pas si mal que vous le pensez. Sachez d'abord que vous êtes, dès ce moment, propriétaire absolu du domaine de Douarnenez, qui ne m'a appartenu que peu de temps. Le capitaine Josselin lui-même m'en a acheté la propriété qu'il vous destinait au retour de vos voyages. M. Plélan, que voilà, devait être l'exécuteur discret des volontés du capitaine, notre ami commun. Vous avez subi quelques épreuves, et je vous félicite de leur succès. Tout est fini ; il n'y aura plus pour vous que du bonheur. Je suis bien aise d'y avoir contribué en vous attachant à la respectable famille Bertin. Je vais vous remettre l'acte de donation. Rien n'y manque.

Jean ne savait s'il rêvait. L'image de M. Josselin malheureux se dressait devant lui. Sa tête et son cœur lui semblaient près d'éclater.

— Hâtons-nous donc, s'écria-t-il, et bénis soit Dieu qui va rendre, par mes mains, une fortune à l'homme trop généreux qui se dépossérait pour m'enrichir ! Le domaine de Douarnenez, avec les constructions déjà faites, vaut, dès ce moment, plus de cent mille francs ; en peu d'années il aura doublé de valeur. Voulez-vous, M. Plélan, faire expédier quarante-cinq mille francs à M. Josselin, et lui annoncer que je vais me rendre auprès de lui ?

— Doucement, s'il vous plaît ! comme vous y allez ! dit en riant M. de Lézerec. Il faudrait, tout au moins, avant de faire danser des écus comme de simples chiffres, étudier l'acte de donation. Je vais aller le chercher.

M. de Lézerec passa dans son cabinet, et revint aussitôt avec le dossier. Puis il entraîna le banquier, et Jean resta seul.

— Que se passe-t-il donc, se demandait le jeune homme ; et puisque mon projet de départ leur paraît si honorable, pourquoi cette obstination à m'en détourner ? Que leur importe que je reste ou que je m'éloigne, puisqu'il est si facile de rendre l'espérance à Madeleine, et de tromper les inquiétudes maternelles de madame Bertin. Car, en définitive, pour ces hommes, honnêtes sans doute, mais rouillés par le commerce de la vie, tout se traduit en ce monde par *gagner* ou *perdre*, *avoir* ou *devoir* !

Il déroula les papiers timbrés que M. de

Lézerec venait de lui remettre. Quand, après une rapide lecture, il en vint aux signatures, il baissa avec respect le nom du capitaine Josselin. Ces caractères muets lui rappelaient tant de souvenirs ! la main qui les avait tracés, s'était appuyée sur cette page... En les fixant avec plus d'attention, la date frappa ses yeux ; il sentit dans tout son être comme une secousse électrique : Cette date était du jour même !!!

— Ah ! s'écria Jean, en froissant le papier, cette signature est donc fausse, et je suis le jouet d'une odieuse plaisanterie... .

Au cri de fureur qu'il ne put retenir, M. de Lézerec rentra dans la chambre avec le banquier. Leur figure rayonnait de joie.

— C'est infâme, ce que vous avez fait là, messieurs ! leur dit le jeune homme hors de lui. Quel infernal intérêt aviez-vous donc ensemble, pour retarder mon départ, et par quel vil dénouement terminez-vous cette comédie ? Rendez grâce à vos cheveux blancs, si je ne venge pas sur vous le nom du capitaine Josselin outragé !

— Doucement, s'il vous plaît, reprit M. de Lézerec. Nous sommes fort honnêtes gens, et la jeunesse est, vous le voyez, souvent bien imprudente, bien inconsidérée !

— Comment donc ! ..

— C'est encore une leçon qui ne vous sera pas inutile, ajouta M. Plélan.

— Mais ce nom, cette signature ? ..

— Le nom de M. Josselin. Vous devez bien le connaître.

— Mais la date ? .. la date ? ..

— Prouvez que le cher capitaine n'est pas de retour.

Ainsi donc, vous avouez...

— Que ton meilleur ami n'est jamais parti ! s'écria une voix éclatante du cabinet voisin, dont la porte s'ouvrit à grand bruit.

Le capitaine Josselin parut. Son fils adoptif tomba presque évanoui de saisissement, à ses pieds.

— O mon fils ! mon digne fils ! Tu remplaces pour moi ma famille. Ma femme et mes enfants qui ne sont plus te bénissent du haut des cieux. Il y a assez de place pour vous tous dans mon cœur !

Ce fut un jour de bonheur ineffable, comme il y en a bien peu sur la terre. Le brave capitaine Josselin semblait rajeuni de vingt ans. Son enfant d'adoption ne savait comment s'excuser auprès de M. de Lézerec et du digne banquier Plélan, qui le serrèrent tour à tour dans leurs bras.

— Dînons ! dînons ! pour compléter la fête, s'écria le capitaine. Nous raconterons au dessert à ce brave garçon la petite ruse de guerre dont je me suis servi pour terminer vigoureusement son éducation.